

Pour réhabiliter le progrès

Le progrès et ses ennemis, de Guy Sorman, Fayard, 305 p.

Osée Kamga

Number 188, January–February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kamga, O. (2003). Pour réhabiliter le progrès / *Le progrès et ses ennemis*, de Guy Sorman, Fayard, 305 p. *Spirale*, (188), 37–38.

POUR RÉHABILITER LE PROGRÈS

LE PROGRÈS ET SES ENNEMIS de Guy Sorman

Fayard, 305 p.

Avec *Le progrès et ses ennemis*, le progrès s'est trouvé un nouvel allié inconditionnel, un admirateur absolu. Cependant, idéologie pour idéologie, le livre de Guy Sorman emprunte dans sa forme les contours suspects des discours « anti-progrès » qu'il s'est donné pour mission de dénoncer.

Les OGM messianisés

En ces époques riches en discours eschatologiques, il n'est pas rare de repérer de nouveaux messianismes, étonnamment dans des thèses dépourvues de toute religiosité. Ainsi a-t-on vu dans les dernières années les Pierre Lévy, les Nicholas Negroponte, les Philippe Queau et quelques autres éminents penseurs, clamer que le numérique et le monde virtuel du cyberspace marquent la naissance d'une ère nouvelle, d'un âge nouveau dans l'évolution de l'humanité. Au tour de Guy Sorman, aujourd'hui, de brandir les biotechnologies, dont le développement, « débouchera sur une mutation scientifique, économique et sociale plus décisive encore que la révolution numérique ». Soit. La marque de commerce des dites technologies, ce sont les organismes génétiquement modifiés (OGM), encensés au maximum dans *Le progrès et ses ennemis*.

Qu'apprend-on dans la première partie du livre? Guy Sorman nous promène à travers la planète où nous découvrons des fermiers qui ont succombé aux charmes des OGM. Des bonshommes sympathiques dont la préoccupation n'est pas idéologique mais économique, sociale et environnementale. On apprend que la culture de maïs transgénique dans l'Iowa, un maïs à même de se défendre seul contre les insectes qui ruinaient les plantations, aurait permis de restituer à sa population une meilleure qualité de vie : plus de déversements intensifs de ces insecticides dangereux pour la santé qui obligeaient les populations à se terrer chez elles pendant de longues heures; plus de menace de contamination de la terre et des lacs environnants par ces mêmes produits chimiques; plus de destruction des formes de vie non nuisibles pour le maïs et pourtant éléments essentiels de la biodiversité; meilleure récolte pour les fermiers, avec pour conséquence un épanouissement économique et social sans précédent. Dans le nord-ouest de la Chine, le coton transgénique a fait du canton de Chen la chouette de Minerve, permettant la reprise des activités

économiques de la région et la restauration de la biodiversité : « grâce à l'OGM, la nature resuscitait dans toute sa diversité, et le profit des paysans se reconstituait. » Ce type d'exemples abonde dans l'ouvrage et traduit le dessein dont sont investis les OGM, et plus généralement la biotechnologie, dans la pensée de Sorman. Après avoir dressé un tableau plutôt désespérant de la situation agricole mondiale actuelle, Sorman verse, non sans effusion, dans une sorte de messianisation des OGM : « *Restent les OGM, qui arrivent à point nommé* » pour préserver aussi bien « *la biodiversité qui est l'assurance-vie des générations futures* », que pour « *améliorer le sort du plus grand nombre, à commencer par les plus pauvres* ».

L'argument du fait

On note avec intérêt la distinction que Sorman établit entre le paysan et le fermier, soit les plus immédiatement touchés par la production alimentaire et les idéologues, généralement occidentaux. Les premiers apparaissent animés d'une sagacité pragmatique et les seconds d'un protectionnisme primaire et d'un anti-américanisme à peine dissimulé. Pour Guy Sorman, ces derniers suscitent des débats au mieux inutiles, au pire nocifs pour le progrès de la science et la survie de vastes ensembles de populations, en particulier dans le Tiers-Monde. Comment survivrait la Chine si elle refusait de se mettre à l'heure des OGM? Et l'Inde qui tergiverse, que lui adviendra-t-il sous peu? Et le Brésil? Et tous ces pays africains qui ne peuvent se permettre le luxe du débat, pressés qu'ils sont par des besoins d'une incontestable urgence? Pour Sorman, la Révolution verte a connu son apogée, mais se trouve aujourd'hui dépassée par la croissance de la population mondiale dont le rythme va s'accéléralant, précisément dans les régions les moins nanties. Ainsi, estime-t-il, la question n'est pas : « faut-il ou non adopter et systématiser à l'échelle de la planète les OGM? » mais plutôt : « comment contrôler cette systématisation afin que tout le monde y trouve son compte? » En sorte que la propriété intellectuelle soit respectée, que les redevances soient versées aux laboratoires qui travaillent d'arrache-pied à la mise au point de nouvelles espèces de semences aussi productives que bénéfiques pour l'environnement. En sorte que s'institute pour les plus démunis, non pas nécessairement l'opulence, mais au moins « *une économie de la dignité* ». À l'en croire, cette disposition est possible, pourvu que

le communisme bâtard du type chinois et l'ultra-libéralisme occidental cèdent place au « micro-libéralisme », soit une économie libérale épaulée « par la générosité sociale d'un troisième secteur, fondé sur la bienveillance et non sur le profit ». Toutefois, reconnaît l'auteur, on est encore loin du compte. Guy Sorman a parcouru le monde et observé sur le terrain les pratiques agricoles, interrogé nombre de fermiers et d'ingénieurs, pour relever les résultats tangibles de la biotechnologie. En somme, une démarche qui repose sur le recensement d'expériences concluantes.

Cependant, cette place prépondérante accordée à la preuve observable se révèle davantage apte à émouvoir et à séduire qu'à convoquer la raison. Pourtant, la biotechnologie est un enjeu trop important pour que l'attendrissement sur le sort des populations déshéritées — les « miséreux » et les « affamés » si chers à Sorman —, fasse ombrage à la nécessaire réflexion rigoureuse qu'elle mérite. De plus, est-on légitimé à parler au nom des indigents de la planète sous prétexte qu'on a visité quelques fermes? Encore que dans le discours de Sorman, on a du mal à savoir s'il plaide la cause de ces nécessiteux ou s'il se livre simplement à une apologie du capitalisme américain et de ses représentants... Il n'y en a que pour l'Amérique dans cet ouvrage, parce que, « *aux États-Unis, on ne fuit pas le progrès scientifique, on y croit et on l'aime* » tandis que l'État y est « *garant* », des règles du jeu du marché plutôt que « *gérant* », comme c'est le cas en Europe.

L'agonistique du discours

« *Le livre qui suit n'est pas, dans mon esprit, un pamphlet* », lit-on dès l'introduction du *Progrès et ses ennemis*. Sans doute. Cependant, ledit livre porte outrageusement les empreintes du discours pamphlétaire. On peut comprendre que Sorman peste contre les écologistes et autres organismes non gouvernementaux (ONG) prétendument amis de la nature ou préoccupés par l'avenir de l'humanité. Et pour cause, il le note bien, ces mécènes autoproclamés manquent bien souvent de légitimité aussi bien scientifique qu'éthique et servent des intérêts politiques, idéologiques ou religieux plus ou moins avoués. Toutefois, la forme argumentative du livre se révèle largement équivoque, tant elle s'apparente étrangement à la parole polémique. À propos de la rhétorique du discours pamphlétaire, Marc Angenot note que « *la volonté de démonstration*

ne peut être exempté d'éléments d'indignation, de prophétie, de dénégation, d'obsécration, de dérision ». Outre cette somme importante de pathos, le discours pamphlétaire intègre dans sa trame un contre-discours qu'il s'emploie à dénoncer. Dès le prologue du livre de Guy Sorman, se met en place une trame dialogique.

La thèse adverse que Sorman entend dénoncer est celle de « l'antiscience », celle des « nouveaux millénaristes » qui « s'emploient à nous épéurer de manière à se poser en sauveur de l'humanité ». C'est la thèse des « neurasthéniques », celle « des ennemis du progrès », pourfendeurs de la vérité. « Il serait temps, écrit Sorman, de manifester notre colère contre ceux qui nous tirent simultanément vers le bas et en arrière, ceux qui insultent à la fois l'avenir et l'intelligence. » Non seulement le ton, le style, mais en plus toute l'inconséquence outrée définissent ici les termes de la parole pamphlétaire. Il y a de la colère dans l'expression, mais aussi une constante dérision : « À les suivre, il faudrait que l'avenir soit primitif pour redevenir désirable », écrit-il sur le compte des prétendus ennemis du progrès. Dans le livre, la volonté de réfutation ne fait pas l'économie de l'outrance verbale. Et on voit l'auteur mettre en garde contre le « terrorisme intellectuel » des adversaires des OGM : « En vérité, derrière le refus des OGM, nous assistons à un mouvement plus vaste : le progrès de l'antiscience, qui pourrait gagner l'Europe et contaminer bien plus que le maïs. » On aura noté toute la prétention à l'illumination, alors que l'auteur, déjà chien de garde de la vérité, se pose en annonciateur de l'avenir. On voit aussi Sorman invectiver contre les ONG, cette « étrange chimère de sexe indéterminé ». En somme, dans *Le progrès et ses ennemis*, les énoncés enthymématiques — « enthymème » dans le sens d'Angenot, comme « nécessité de savoir et opération complexe de véridiction » — et les formes doxologiques du discours persuasif sur le modèle « tout le monde le sait », ou encore « les statistiques le démontrent », constituent les colonnes de l'argumentation.

Quiconque exprime des réserves par rapport aux OGM apparaît ici comme ennemi du progrès. On note en passant que ce concept de progrès, pourtant fondamental dans le texte, n'est pas problématisé. Tout au plus, l'auteur signale que la notion est vaste et « incorpore une dimension morale et sociale », dimension plutôt absente dans sa propre argumentation où le progrès semble réduit à l'innovation technique.

On dira simplement que l'illusion de Guy Sorman est de se faire le chantre du progrès. Véritable illusion car il rend un mauvais service au nom et à la chose, c'est-à-dire au concept et à ses possibles référents. La remise en question, est-il besoin de le rappeler, est constitutive du progrès. Elle ne s'y oppose pas, elle en est partie intégrante.

Le paradigme dominant

Sous la terminologie « paradigme dominant », Guy Sorman rassemble tout ce qui s'oppose à

une nouvelle percée technologique ou la remet en question. On se réjouit qu'il évoque Khun et sa *Structure des révolutions scientifiques*, mais on s'étonne de la lecture qu'il en fait. L'ambition de Khun n'est pas de condamner le paradigme dominant, mais simplement de décrire dans quelles conditions un nouveau paradigme émerge, de montrer que c'est non sans douleur qu'une nouvelle percée scientifique réussit finalement à s'imposer, étant entendu que cette percée soulève généralement une forte opposition de la communauté scientifique, mais qu'elle drainera ultimement une adhésion suffisante pour devenir le nouveau paradigme. C'est précisément là que Sorman pêche en évoquant Khun, puisqu'il affirme lui-même que ceux qui s'opposent aux nouveaux OGM, au clonage, en somme à la recherche génétique, ne sont pas des



Jocelyn Robert, *Quelques écarts de la mémoire de Catherine*, 2000, installation audio et vidéo. Photo : Paul Litherland

scientifiques. Ils sont, à l'en croire, politiciens en perte d'autorité, idéologues désillusionnés et en quête d'une nouvelle utopie, organisations suspectes en quête de légitimité ; tous, prêts à déformer les résultats de recherches proprement scientifiques — comme dans le cas de ce qu'il appelle « l'affaire papillon » —, à dénaturer les faits pour les mettre au service d'une idéologie non encore définie. Dans la mire de Sorman, on retrouve les Verts, les ONG, de même que les politiciens trop sensibles aux questions écologiques. Si le mouvement de résistance vient d'ailleurs que de la communauté scientifique, ce qui s'est produit pour Pasteur dans le cas de la génération spontanée, on doit sérieusement s'interroger sur la pertinence de Khun dans ce contexte. On accorde à l'auteur de déconstruire le discours du paradigme dominant dont il montre bien souvent les apories — par exemple, que les écolos s'opposent au nucléaire, une énergie réputée non polluante (l'absurdité), ou encore la fameuse taxe Tobin sur les transactions économiques internationales dont on ne sait trop

qui la recevra et la gèrera et dont l'inefficacité apparaît d'emblée quand on considère les résultats de décennies d'aide au développement — et les mensonges tels que la planète se réchauffe, les OGM sont dangereux pour la santé, l'Amazonie est le poumon de la terre, le clonage reproductif supprimera les identités individuelles, etc. Malheureusement, le désir de s'opposer au discours dominant ambiant ouvre, chez Sorman, sur un aveuglement tout aussi déplorable. Ainsi ne voit-il que des vertus à la mondialisation, non seulement sur le plan économique et social, mais aussi sur le plan culturel et environnemental. Cynisme qu'il masque à peine par ses concepts faussement « nouveaux » d'« économie de la dignité » et de « moindre mal ». Pis, cette même volonté l'amène à flirter complaisamment avec l'horreur : « Pourquoi vouloir perpétuer certains types physiques, voire certaines malformations génétiques ? », se demande Sorman. Et plus loin, sous sa plume aussi vive que sentencieuse, on peut lire : « l'eugénisme n'est pas un mal en soi. » Non seulement on a là une pensée inquiétante sur le fond quand on se rappelle ses enchaînements historiques, mais de surcroît, dans sa forme, elle participe du discours dominant dont Sorman se fait pourtant le champion adversaire. C'est que, en prétendant que certains types physiques méritent d'être supprimés, il reconnaît implicitement qu'il y a une norme par rapport à laquelle on peut mesurer les déviations et les éliminer. N'est-ce pas là précisément l'a priori fondamental du paradigme dominant ?

Ironie plaisante

On ne manque pas de sourire d'admiration devant la rhétorique de Sorman dont l'ironie constitue la colonne vertébrale. Il faudrait souligner ici cette séquence où il décrit la rencontre internationale de La Haye tenue en novembre 2000 sur le réchauffement de la planète et organisée sous l'égide des Nations Unies. Au début de la conférence, les écologistes annonçaient un réchauffement de deux degrés sur les cent prochaines années « si on ne fait rien ». « Comme ce chiffre ne suscita pas de panique immédiate dans l'opinion, explique Sorman, la température monta singulièrement : à la fin des travaux de cette conférence, soit quinze jours après l'annonce des deux degrés de réchauffement, on évoqua cette fois un réchauffement de cinq degrés pour la même période ! Qui a touché au thermostat ? »

En somme, par sa dérision, ses syllogismes aux postulats quelquefois équivoques et par ses outrances, Guy Sorman veut saper jusque dans ses fondements la pensée dominante. Mais en le faisant, il réhabilite le nucléaire, la biotechnologie, l'économie libérale, l'Amérique comme ultime modèle, la mondialisation. Tout, sauf le progrès. Difficile de voir dans *Le progrès et ses ennemis* autre chose que de l'idéologie.

OSÉE KAMGA